

CHAPITRE LXV

Moreau, 3

Au commencement des années cinquante, vécut dans l'appartement qu'acheta plus tard Madame Moreau, une Américaine énigmatique, que sa beauté, sa blondeur et le mystère qui l'entourait avaient fait surnommer la Lorelei. Elle disait s'appeler Joy Slowburn et vivait apparemment seule dans cet immense espace sous la protection silencieuse d'un chauffeur-garde du corps répondant au nom de Carlos, un Philippin petit et râblé, toujours irréprochablement vêtu de blanc. On le rencontrait parfois chez des commerçants de luxe, faisant l'acquisition de fruits confits, de chocolats ou de sucreries. Elle, on ne la voyait jamais dans la rue. Ses volets étaient toujours fermés ; elle ne recevait pas de courrier et sa porte s'ouvrait seulement pour des traiteurs qui livraient des repas tout préparés ou des fleuristes qui, chaque matin, apportaient des monceaux de lys, d'arums et de tubéreuses.

Joy Slowburn ne sortait qu'à la nuit tombée, conduite par Carlos dans une longue Pontiac noire. Les gens de l'immeuble la regardaient passer, éblouissante, dans une robe du soir en faille de soie blanche à longue traîne qui laissait son dos presque nu, une étole de vison sur le bras, avec un grand éventail de plumes noires et des cheveux d'une blondeur sans égale, torsadés d'une façon savante, coiffés d'un diadème rehaussé de diamants ; et devant son visage long d'un ovale parfait, ses yeux minces et presque cruels, sa bouche presque exsangue (alors que la mode était aux lèvres très rouges), les voisins ressentaient une

fascination dont ils n'auraient su dire si elle était délicieuse ou effrayante.

Les histoires les plus fantastiques couraient sur son compte. On disait qu'elle donnait certaines nuits des réceptions fastueuses et muettes, que des hommes venaient la voir furtivement, peu avant minuit, portant maladroitement des sacs volumineux ; on racontait qu'une troisième personne, invisible, habitait elle aussi l'appartement mais n'avait pas le droit d'en sortir ni de se montrer, et que des bruits fantomatiques et abominables montaient parfois par les conduits de cheminée, faisant se dresser dans leurs lits les enfants épouvantés.

Un matin d'avril mille neuf cent cinquante-quatre, on apprit que la Lorelei et le Philippin avaient été assassinés dans la nuit. Le meurtrier s'était livré à la police : c'était le mari de la jeune femme, ce troisième locataire dont certains avaient soupçonné l'existence sans l'avoir jamais vu. Il s'appelait Blunt Stanley et les révélations qu'il fit permirent d'élucider les étranges comportements de la Lorelei et de ses deux compagnons.

Blunt Stanley était un homme de haute taille, beau comme un héros de western, avec des fossettes à la Clark Gable. Il était officier dans l'armée américaine lorsqu'un soir de mille neuf cent quarante-huit, il rencontra la Lorelei dans un music-hall de Jefferson, Missouri : de son vrai nom Ingeborg Skrifter, fille d'un pasteur danois émigré aux États-Unis, elle faisait, sous le pseudonyme de Florence Cook, célèbre médium du dernier quart du dix-neuvième siècle dont elle prétendait être la réincarnation, un numéro de voyante.

Ce fut entre eux le coup de foudre, mais leur bonheur fut de courte durée : en juillet cinquante, Blunt Stanley partit

pour la Corée. Sa passion pour Ingeborg était telle qu'à peine débarqué, incapable de vivre loin d'elle, il déserta pour tenter de la rejoindre. L'erreur qu'il commit alors fut de désertier, non pas à l'occasion d'une permission — il est vrai qu'on ne lui en accorda pas — mais alors qu'il commandait une patrouille non loin du trente-huitième parallèle : avec son guide philippin, qui n'était autre que Carlos, de son vrai nom Aurelio Lopez, ils abandonnèrent les onze hommes de la patrouille, les condamnant à une mort certaine, et au terme d'un épouvantable périple, arrivèrent à Port-Arthur, d'où ils réussirent à gagner Formose.

Les Américains pensèrent que la patrouille était tombée dans une embuscade, que les onze soldats y avaient trouvé la mort et que le lieutenant Stanley et son guide philippin avaient été faits prisonniers. Des années plus tard, alors que toute cette affaire allait trouver sa déplorable conclusion, les services de la chancellerie de l'état-major des armées de terre cherchaient encore Madame peut-être Veuve Stanley pour lui remettre, à titre éventuellement posthume, la *Medal of Honor* de son époux disparu.

Blunt Stanley était à la merci d'Aurelio Lopez et il sut très vite qu'Aurelio Lopez entendait bien en profiter : dès qu'ils furent en lieu sûr, le Philippin prévint l'officier que tous les détails de sa désertion avaient été consignés par écrit et enfermés dans des enveloppes scellées déposées chez des hommes de loi qui avaient pour consigne d'en prendre connaissance si Lopez restait plus d'un certain temps sans leur donner signe de vie. Puis il lui demanda dix mille dollars.

Blunt réussit à entrer en contact avec Ingeborg. Sur ses instructions, elle vendit tout ce qu'elle pouvait vendre — leur voiture, leur caravane, ses quelques bijoux — et gagna Hong-Kong où les deux hommes la rejoignirent. Quand ils eurent payé Aurelio Lopez, ils se retrouvèrent seuls, riches

d'une soixantaine de dollars avec lesquels ils purent quand même atteindre Ceylan où ils réussirent à décrocher un engagement miteux dans un cinéma à attractions : entre les documentaires et le grand film, un rideau à paillettes venait recouvrir l'écran et un haut-parleur annonçait Joy and Hieronymus, les célèbres devins du Nouveau Monde.

Leur premier numéro exploitait deux trucs classiques des magiciens de fête foraine : Blunt, en fakir, devinait diverses choses à partir de chiffres apparemment choisis au hasard ; quant à Ingeborg, en voyante, elle éraflait avec une plume d'acier la gélatine d'une plaque photographique représentant Blunt et une balafre sanglante identique apparaissait sur le corps de son partenaire. Le public cinghalais raffolé habituellement de ce genre d'attractions, mais ils boudèrent celles-là : très vite, Ingeborg se rendit compte que son mari avait sur scène une présence indéniable mais qu'il était absolument indispensable qu'il n'ouvre jamais la bouche, sinon pour émettre deux ou trois sons inarticulés.

L'idée première de leurs prestations ultérieures naquit de cette contrainte et s'affina rapidement : après divers exercices de divination, Ingeborg entrait en transes et, communiquant avec l'au-delà, en faisait émerger l'Illuminé lui-même, Swedenborg, « le Bouddha du Nord », vêtu d'une longue tunique blanche, la poitrine constellée d'emblèmes rosicruciens, apparition lumineuse, vacillante, fuligineuse et fulgurante, effrayante, accompagnée de craquements, d'éclairs, d'étincelles, d'effluves, d'exhalaisons, d'émanations de toutes sortes. Swedenborg se contentait de pousser quelques grognements indistincts, ou des incantations du genre de « Atcha Botatcha Sab Atcha » qu'Ingeborg traduisait en phrases sibyllines émises d'une voix sifflante et étranglée :

« J'ai franchi les mers. Je suis dans une ville centrale, au pied d'un volcan. Je vois l'homme dans sa chambre ; il écrit, il porte une large chemise flottante, noire avec des parements jaunes et blancs ; il place la lettre dans un recueil de poésies de Thomas Dekker. Il se lève ; il est une heure sur la pendule qui orne sa cheminée, etc. »

Leur numéro, fondé sur les préparations sensorielles et psychologiques habituelles dans ce genre d'attraction — jeux de miroir, jeux de fumée à base de diverses combinaisons de charbon, soufre et salpêtre, illusions d'optique, mise en scène sonore — rencontra d'emblée le succès, et quelques semaines plus tard un tourneur de spectacles leur offrit un contrat intéressant pour Bombay, l'Irak et la Turquie. C'est là, au cours d'une soirée dans une boîte de nuit d'Ankara qui s'appelait *The Gardens of Heian-Kyô* qu'eut lieu la rencontre qui allait décider de leur carrière : à la fin de leur spectacle, un homme rendit visite à Ingeborg dans sa loge et lui proposa cinq mille livres sterling si elle consentait à le mettre en présence du Diable, et plus précisément de Méphistophélès, avec lequel il souhaitait passer le pacte habituel : son salut éternel contre vingt ans d'omnipotence.

Ingeborg accepta. Faire apparaître Méphistophélès n'était pas, en soi, plus compliqué que faire apparaître Swedenborg, même si cette apparition devait se produire en présence d'un témoin unique, et non plus devant plusieurs dizaines ou centaines de spectateurs indifférents, amusés ou médusés, et, de toute façon, assis beaucoup trop loin de la chose pour venir vérifier certains détails si l'envie leur en prenait. Car si ce spectateur privilégié avait cru à l'apparition du « Bouddha du Nord » au point de risquer cinq mille livres pour voir le Diable, il n'y avait aucune raison pour que sa demande ne soit pas comblée.

Blunt et Ingeborg s'installèrent donc dans une villa louée pour la circonstance et modifièrent leur mise en scène en fonction de l'apparition demandée. Au jour fixé, à l'heure dite, l'homme se présenta à la porte de la villa. Pendant trois semaines, obéissant aux strictes recommandations d'Ingeborg, il s'était efforcé de ne jamais sortir avant la tombée de la nuit, de ne se nourrir que de légumes verts cuits à l'eau et de fruits pelés avec des instruments non métalliques, de ne boire que des décoctions de fleurs d'oranger et des infusions de menthe fraîche, de basilic et d'origan.

Un serviteur indigène fit pénétrer le candidat dans une pièce presque sans meubles, entièrement peinte en noir mat, à peine éclairée par des torchères évasées qui donnaient des flammes d'un jaune verdâtre. Au centre de la pièce pendait une boule de cristal taillé, tournant lentement sur elle-même et dont les mille minuscules facettes lançaient de façon apparemment imprévisible des éclats étincelants. Ingeborg était assise en dessous, dans un haut fauteuil peint en rouge sombre. A environ un mètre d'elle, un peu à sa droite, sur des pierres plates posées à même le sol, un feu brûlait en dégageant une fumée abondante et âcre.

Selon l'usage, l'homme avait apporté dans un sac de toile bise une poule noire dont il banda les yeux et qu'il égorga au-dessus du feu, en regardant dans la direction de l'est. Le sang de la poule n'éteignit pas le foyer ; il parut, au contraire, l'aviver : de hautes flammes bleues dansèrent et la jeune femme, pendant plusieurs minutes, les observa attentivement, sans davantage se préoccuper de la présence de son client. Enfin, se levant, elle prit avec une petite pelle des cendres qu'elle jeta sur le sol, un peu en avant de son fauteuil, où, instantanément, elles dessinèrent un pentacle. Prenant alors l'homme par le bras, elle le fit

s'asseoir dans le fauteuil, l'obligeant à se tenir très droit, immobile, les mains posées bien à plat sur les accoudoirs. Elle-même, s'agenouillant au centre du pentacle, se mit à déclamer d'une voix suraiguë une incantation aussi longue qu'incompréhensible :

« Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadikim almucathin milko prin al elmim enthoth dal heben ensouim : kuthim al dum alkatim nim broth dechoth porth min michais im endoeth, pruch dal maisoulum hol moth dansrilim lupaldas im voldemoth. Nin hur diavosth mnarbotim dal goush palfrapin duch im scoth pruch galeth dal chinon min foulchrich al conin butathen doth dal prim. »

Au fur et à mesure que l'incantation se déroulait, la fumée se faisait de plus en plus opaque. Bientôt il y eut des fumerolles roussâtres accompagnées de crépitements et d'étincelles. Puis tout à coup les flammes bleuâtres grandirent démesurément et presque aussitôt retombèrent : juste derrière le feu, debout, les bras croisés, Méphistophélès souriait de toutes ses dents.

C'était un Méphisto plutôt traditionnel, presque conventionnel même. Il n'avait ni cornes, ni longue queue fourchue, ni pieds de bouc, mais un visage verdâtre, des yeux sombres très enfoncés dans leurs orbites, des sourcils épais et très noirs, des moustaches effilées, une barbichette à la Napoléon III. Il portait un costume assez imprécis dont étaient surtout visibles un jabot en dentelle immaculé et un gilet rouge sombre, tout le reste étant masqué par une

grande cape noire dont les revers de soie rouge feu luisaient dans la demi-obscurité.

Méphistophélès ne dit pas un mot. Il se contenta d'incliner très lentement la tête en portant sa main droite contre son épaule gauche. Puis il tendit le bras au-dessus du foyer dont les flammes semblaient maintenant presque immatérielles et dégageaient une fumée très parfumée, et il fit signe au candidat de s'approcher. L'homme se leva, et vint se placer devant Méphistophélès, de l'autre côté du feu. Le Diable lui tendit un parchemin plié en quatre sur lequel étaient tracés une dizaine de signes incompréhensibles ; puis, lui saisissant la main gauche, il lui piqua le pouce avec une aiguille d'acier, faisant perler une goutte de sang qu'il apposa sur le pacte ; dans le coin opposé, il traça rapidement avec son index gauche apparemment couvert d'une suie grasse et épaisse sa propre signature, qui ressemblait à une grosse main qui n'aurait eu que trois doigts. Puis il déchira la feuille en deux, en mit une moitié dans la poche de son gilet et tendit l'autre à l'homme en s'inclinant profondément.

Ingeborg poussa un cri strident. Il y eut comme un bruit de papier froissé et la lueur aveuglante d'un éclair explosa dans la pièce, accompagnée d'un coup de tonnerre et d'une intense odeur de soufre. Une fumée âcre et épaisse se forma tout autour du foyer. Méphistophélès avait disparu et, se retournant, l'homme vit de nouveau Ingeborg assise dans son fauteuil ; il n'y avait plus, devant elle, de trace du pentacle.

En dépit des précautions exagérées dont elle s'entoura, et de l'aspect rigide, un peu trop appuyé, de ses manifestations, il semble bien que cette apparition ait correspondu à ce qu'en attendait l'homme, car non seulement il paya sans rechigner la somme promise, mais

un mois plus tard, toujours sans révéler son identité, il fit savoir à Ingeborg qu'un de ses amis, résidant en France, avait le vif désir d'assister à une cérémonie identique à celle qu'il avait eu l'insigne honneur de voir se dérouler, et qu'il était disposé à lui donner cinq millions de francs français et à assurer de surcroît ses frais de déplacement et son séjour à Paris.

C'est ainsi qu'Ingeborg et Blunt arrivèrent en France. Mais malheureusement pour eux ils n'y arrivèrent pas seuls. Trois jours avant leur départ, Aurelio Lopez, dont les affaires avaient mal tourné, les avait rejoints à Ankara et il exigea de partir avec eux. Il ne leur était pas possible de refuser. Ils s'installèrent tous les trois dans le grand appartement du premier. Il était déjà convenu que Blunt ne se montrerait jamais. Quant à Aurelio, il fut décidé qu'au lieu d'embaucher une femme de chambre et un maître d'hôtel, il ferait, sous le nom de Carlos, office de chauffeur, de garde du corps et de boy.

En un peu plus de deux ans, Ingeborg fit apparaître 82 fois le Diable, pour des prix qui finirent par atteindre vingt, vingt-cinq et même une fois trente millions de francs (anciens). La liste de ses clients comprend six députés (dont trois devinrent effectivement ministres, et un seulement sous-secrétaire d'État), sept hauts fonctionnaires, onze chefs d'entreprise, six officiers généraux et supérieurs, deux professeurs à la faculté de Médecine, divers sportifs, plusieurs grands couturiers, des restaurateurs, le directeur d'un journal et même un cardinal, le reste des candidats appartenant au monde des arts, des lettres, et surtout du spectacle. Tous étaient des hommes, à l'exception d'une chanteuse d'opéra noire, dont l'ambition était de chanter le rôle de Desdémone : peu de temps après avoir conclu son pacte avec le Diable, elle réalisa son rêve grâce à une mise en scène « en négatif »

qui fit scandale, mais assura la notoriété de la cantatrice et du metteur en scène : le rôle d'Otello était chanté par un Blanc, tous les autres rôles étant tenus par des artistes noirs (ou des Blancs maquillés) dans des décors et des costumes également « inversés » où tout ce qui était clair ou blanc (le mouchoir et l'oreiller par exemple, pour ne citer que ces deux accessoires indispensables) devenait sombre ou noir, et vice versa.

Personne n'émit jamais de doute sur la « réalité » de l'apparition et l'authenticité du pacte. Une seule fois, un de leurs clients s'étonna de continuer à avoir une ombre et de se voir dans les glaces, et Ingeborg dut lui faire comprendre que c'était un privilège que Méphistophélès lui accordait pour lui éviter d'être « reconnu et brûlé vif en place publique ».

Pour autant qu'Ingeborg et Blunt purent s'en rendre compte, l'effet des pactes fut presque toujours bénéfique : la certitude de l'omnipotence suffisait généralement à faire accomplir à ceux qui avaient vendu leur âme au Diable les prodiges qu'ils attendaient d'eux-mêmes. Le couple n'eut pas, en tout cas, de problème de recrutement. Trois mois à peine après leur arrivée à Paris, Ingeborg dut commencer à refuser les offres qui affluaient et à imposer aux candidats des tarifs de plus en plus élevés, des délais d'attente de plus en plus longs et des épreuves préparatoires de plus en plus rigoureuses. Quand elle mourut, son « carnet de commandes » était rempli pour plus d'un an, plus de trente candidats attendaient leur tour, et quatre d'entre eux se suicidèrent en apprenant sa mort.

La mise en scène des apparitions ne fut jamais très différente de ce qu'elle avait été à Ankara, si ce n'est que, très vite, les séances ne commencèrent plus dans l'obscurité. Les torchères évasées furent remplacées par des cylindres noirs, lourds d'apparence qui, debout sur le plancher, étaient surmontés de grosses ampoules

sphériques en verre d'où émanait une vive clarté bleue qui diminuait insensiblement, laissant le candidat se rendre compte tout à son aise que la salle était vide en dehors de la jeune femme et de lui-même et que toutes les issues étaient hermétiquement closes. Le réglage des lumières, le dosage des flammes, l'insonorisation nécessaire aux effets de tonnerre, le déclenchement des pastilles de ferrocérium produisant à distance des étincelles, le maniement de la limaille de fer et des aimants, toutes ces techniques de trucage furent perfectionnées et quelques autres introduites, en particulier l'emploi de certains insectes aphaniptères doués d'un pouvoir phosphorescent qui les nimbe d'un halo vert, et l'usage de parfums et d'encens spéciaux qui, se mêlant à l'odeur des lys et des tubéreuses dont les lieux étaient constamment imprégnés, créait une sensation propice aux manifestations surnaturelles. Ces ingrédients n'auraient jamais suffi à persuader un être un tant soit peu sceptique, mais ceux qui avaient accepté les conditions d'Ingeborg et qui avaient enduré les épreuves préliminaires arrivaient le soir du pacte prêts à être convaincus.

Cette réussite professionnelle ne libérait malheureusement pas Ingeborg et Blunt du chantage que Carlos continuait d'exercer. Ingeborg étant censée ne parler que le danois et certain dialecte haut frison par le truchement duquel elle conversait avec Méphistophélès, c'est le Philippin qui négociait avec les candidats, et il gardait pour lui la totalité des sommes colossales qu'on lui versait. Sa surveillance était constante et lorsqu'il sortait faire des achats, il obligeait l'ex-officier et sa femme à se déshabiller et enfermait à clé leurs vêtements, n'entendant pas laisser s'échapper cette véritable poule aux œufs d'or.

En mille neuf cent cinquante-trois, l'armistice de Pan Mun Jon leur donna l'espoir d'une amnistie prochaine qui leur permettrait de se libérer de cette insupportable

emprise. Mais quelques semaines plus tard, Carlos, un sourire triomphant sur les lèvres, leur tendit un numéro déjà ancien du *Louisville Courier-Journal* (Kentucky) : la mère d'un des soldats que le lieutenant Stanley avait eus sous ses ordres s'était étonnée de ne pas trouver le nom de Blunt Stanley sur la liste des prisonniers libérés par les Nord-Coréens. L'armée, alertée, avait décidé d'examiner à nouveau l'affaire. Sans encore se prononcer définitivement, les enquêteurs laissaient d'ores et déjà entendre qu'il n'était plus possible d'écarter l'éventualité que le lieutenant Stanley fût un déserteur et un traître.

Plusieurs mois plus tard, Ingeborg réussit à convaincre son mari qu'il fallait qu'il tue Carlos et qu'ils s'enfuient. Un soir d'avril mille neuf cent cinquante-quatre, Blunt parvint à tromper la vigilance du Philippin et l'étrangla avec une paire de bretelles.

Ils fouillèrent la maison et découvrirent la cachette où Carlos gardait plus de sept cents millions en espèces de toutes provenances et en bijoux. Ils remplirent hâtivement deux valises et s'apprêtèrent à partir : ils projetaient d'aller à Hambourg où plusieurs personnes avaient déjà proposé à Ingeborg de venir installer son commerce diabolique. Mais, juste avant de sortir, Blunt regarda machinalement par la fenêtre et, à travers les volets, vit que deux hommes semblaient surveiller la maison : il s'affola. Il était évidemment impossible que les menaces de Carlos aient pu être mises à exécution quelques secondes seulement après son assassinat, mais Blunt, qui n'avait pas une seule fois quitté l'appartement depuis qu'il y était entré, s'imagina que le Philippin les faisait surveiller depuis longtemps et reprocha violemment à sa femme de ne pas s'en être aperçue.

C'est au cours de cette altercation, affirma Stanley, qu'Ingeborg, qui tenait un petit pistolet à la main, avait été accidentellement tuée.

Blunt Stanley fut jugé en France pour meurtre avec préméditation, homicide par imprudence, exploitation publique du talent occulte (articles 405 et 479 du code pénal) et escroquerie. Il fut ensuite extradé, ramené aux États-Unis, jugé en cour martiale pour crime de haute trahison et condamné à mort. Mais la grâce présidentielle lui fut accordée et sa peine fut commuée en prison à vie.

Le bruit se répandit rapidement qu'il disposait de pouvoirs surnaturels et qu'il était capable d'entrer en communication — et en communion — avec les puissances infernales. Presque tous les gardiens et prisonniers du pénitencier d'Abigoz (Iowa), de nombreux policiers, plusieurs juges et politiciens lui demandèrent d'intercéder en leur faveur auprès de tel ou tel diable pour tel ou tel problème particulier. Un parloir spécial dut être aménagé pour qu'il puisse recevoir les individus fortunés qui lui demandaient audience de tous les coins des États-Unis. Faute de pouvoir le consulter, les gens moins riches pouvaient, moyennant cinquante dollars, toucher son numéro de matricule, 1 758 064 176 qui est aussi le nombre des Diables de l'Enfer, puisqu'il y a 6 légions démoniaques comprenant chacune 66 cohortes comprenant chacune 666 compagnies comprenant chacune 6 666 Diables. Avec seulement dix dollars, on pouvait acquérir une de ses aiguilles fluidiques (d'anciennes aiguilles de pick-up en acier). Pour de nombreuses communautés, congrégations et confessions, Blunt Stanley est devenu aujourd'hui la réincarnation du Malin, et plusieurs fanatiques sont venus commettre des délits en Iowa à seule fin de se faire incarcérer à Abigoz pour tenter de l'assassiner ; mais il a pu, grâce à la complicité des gardiens, mettre sur pied avec d'autres prisonniers une garde personnelle qui, jusqu'à présent, l'a efficacement

protégé. D'après le journal satirique *Nationwide Bilge*, il serait l'un des dix plus riches prisonniers à vie du monde.

C'est seulement en mai mille neuf cent soixante, lorsque fut élucidée l'énigme de Chaumont-Porcien, que l'on comprit que les deux hommes qui, effectivement, surveillaient l'immeuble, étaient les deux détectives engagés par Sven Ericsson pour suivre Véra de Beaumont.

De cette pièce où la Lorelei faisait apparaître Méphisto et où eut lieu ce double meurtre, Madame Moreau décida de faire sa cuisine. Le décorateur Henry Fleury conçut pour elle une installation d'avant-garde dont il proclama bien haut qu'elle serait le prototype des cuisines du XXI^e siècle : un laboratoire culinaire en avance d'une génération sur son époque, doté des perfectionnements techniques les plus sophistiqués, équipé de fours à ondes, de plaques autochauffantes invisibles, de robots ménagers télécommandés susceptibles d'exécuter des programmes complexes de préparation et de cuisson. Tous ces dispositifs ultramodernes furent habilement intégrés dans des bahuts de mères-grands, des fourneaux Second Empire en fonte émaillée et des huches d'antiquaires. Derrière les portes de chêne ciré à ferrures de cuivre se dissimulèrent des tranchoirs électriques, des moulins électroniques, des friteuses à ultrasons, des grilloirs à infrarouge, des broyeurs, des doseurs, des mélangeurs et des épilucheuses électro-mécaniques entièrement transistorisées ; on ne voyait pourtant en entrant que des murs couverts de carreaux de Delft à l'ancienne, des essuie-mains de coton écru, des vieilles balances de Roberval, des brocs de toilette avec des petites fleurs roses, des boccas de pharmacie, des grosses nappes à carreaux, des étagères rustiques, frangées de toile de Mayenne, supportant des petits moules à pâtisserie, des mesures en étain, des marmites en cuivre et des cocottes en fonte, et, sur le sol, un spectaculaire carrelage, alternance de rectangles

blancs, gris et ocres parfois décorés de motifs en losange, qui était la copie fidèle du sol de la chapelle d'un monastère de Bethléem.

La cuisinière de Madame Moreau, une robuste Bourguignonne native de Paray-le-Monial répondant au prénom de Gertrude, ne se laissa pas prendre à ces grossiers artifices, et prévint tout de suite sa maîtresse qu'elle ne ferait jamais rien cuire dans une cuisine pareille où rien n'était à sa place et où rien ne marchait comme elle savait. Elle réclama une fenêtre, une pierre d'évier, une vraie cuisinière à gaz avec des brûleurs, une bassine à friture, un billot, et surtout une souillarde où mettre ses bouteilles vides, ses claies à fromages, ses cageots, ses sacs de pomme de terre, ses baquets pour laver les légumes, et son panier à salade.

Madame Moreau donna raison à sa cuisinière. Fleury, ulcéré, dut faire remporter ses appareils expérimentaux, casser le carrelage, démonter les tuyauteries et les circuits électriques, déplacer les cloisons.

Des antiquailleries patinées des cuisines françaises du bon vieux temps, Gertrude a gardé celles dont elle pouvait avoir besoin — un rouleau à pâtisserie, la balance, la boîte à sel, les bouilloires, les cocottes, les poissonnières, les louches à pots et les couteaux de boucherie — et a fait descendre tout le reste à la cave. Et elle a rapporté de sa campagne quelques-uns des ustensiles et accessoires dont elle n'aurait su se passer : son moulin à café et sa boule à thé, une écumoire, un chinois, un presse-purée, un bain-marie, et la boîte dans laquelle, de tout temps, elle a rangé ses gousses de vanille, ses bâtons de cannelle, ses clous de girofle, son safran, ses petites perles et son angélique, une vieille boîte à biscuits en fer-blanc, carrée, sur le couvercle de laquelle on voit une petite fille mordre dans un coin de son petit-beurre.